

Le cordonnier

À la campagne, le métier de cordonnier commence à se répandre à la fin du XIX^e siècle ; il remplace progressivement celui de sabotier. Bien que travaillant également le cuir, il utilise des outils sensiblement différents de ceux du bourrelier.

Le mobilier de l'atelier du cordonnier se réduit à une table basse sur laquelle sont disposés les outils et à une sorte d'enclume en forme de pied montée sur un col de cygne sur laquelle l'artisan assemble et cloue les différentes pièces de cuir.

La fabrication d'une chaussure commence par la découpe des pièces. Leur découpage se fait à l'aide de tranchants et de couteaux. Dans certaines cordonneries plus importantes, elles étaient découpées à l'aide d'une presse et d'un jeu d'emporte-pièces. Les éléments, empeigne, quartiers, semelle, contrefort et baguettes, sont ensuite assemblés et cousus dans un ordre immuable. Les deux quartiers, contrefort et baguettes sont cousus à l'aide d'une machine à piquer.

Avant la machine, la couture était réalisée à la main avec du fil à coudre enduit de poix pour aider le passage dans les trous et pour le rendre plus résistant. Pour le perçage, l'assemblage et la couture des pièces, on utilisait alènes, poinçons et vrilles. Le montage de la

Planche scolaire didactique du début du siècle.

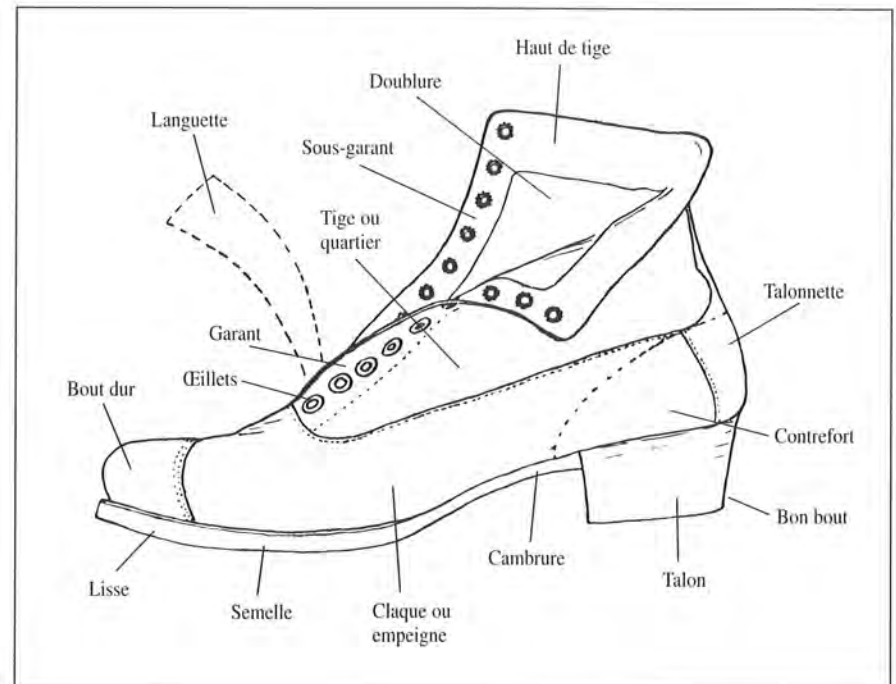


semelle et du talon était réalisé sur une forme en bois, les parties étant assemblées et clouées à l'aide de pointes en fer. Les marteaux ont une forme galbée caractéristique. Le finissage consiste à lisser et à lustrer l'extérieur de la chaussure à l'aide de brosses, de teinture et de cirage. Le cordonnier dispose de toute une série de formes en bois de différentes pointures. Ces formes, fabriquées industriellement, sont adaptées à la clientèle locale en ajoutant des épaisseurs en cuir sur la forme en bois, chaque client ayant ainsi « son » modèle adapté à la morphologie de son pied. Râpes et limes parachèvent l'ouvrage et aussi l'astic en bois ou en os pour le polir.

Christiane : Mon père était Poncelet Joseph, des Ardennes, il était de Bande, il était cordonnier, il a connu maman en évacuant en 14. Comme il n'y avait pas de boulot chez lui, il est venu à Vireux chez sa sœur, et sa sœur lui a dit : « Il y a un marchand de chaussures, on va aller le trouver pour qu'il te donne un boulot. » Et c'est comme ça qu'il est venu travailler à Treignes comme cordonnier. Il a été engagé par Fernand Geairain.

Vital : Fernand Geairain c'était un marchand de chaussures et de charbon qui travaillait à Treignes, il était installé à Malgré-Tout, sur le petit pont. Il avait son stock de charbon au bout de la rue Malgré-Tout.

Les éléments constitutifs de la chaussure





Atelier du cordonnier Élisée Nain (avec son fils au centre du document), à Olloy en 1899 (photographie).

Christiane : *Mon papa avait son atelier dans la maison, rue du Ternia, n° 1. Il faisait des chaussures lui-même, il avait une petite place là où il travaillait. Je le vois encore faire ses chaussures, il faisait des empeignes, il faisait tout. Il avait de la poix, il trouait avec une alêne et il cousait ses chaussures lui-même tout à l'entour.*

Fernand : *Il y avait même des gens de Vireux qui venaient pour faire faire des chaussures. Parce qu'à ce temps-là, l'usine de Vireux travaillait encore. Tous les ouvriers qui allaient travailler à Vireux se déplaçaient à pied pour faire leur journée. Alors les chaussures, il en fallait.*

Vital : *On mettait déjà des souliers à ce moment-là, on ne portait plus de sabots.*

Christiane : *Des bottines ! D'ailleurs nous autres on allait à l'école en bottines avec des clous. Des gros clous à tête ronde, et des fers ! Une anecdote : ainsi, nous les demoiselles, on était fâchées qu'on avait ça, alors on marchait sur ses talons sur le plancher en bois, et mademoiselle nous disait toujours, c'était les demoiselles Martin : « Ne faites pas tant de bruit ! » On en faisait davantage. Alors on lui a dit un jour : « Eh bien pour ne plus faire de bruit tu iras trouver mon père, tu lui diras qu'il retire les clous et les fers de nos bottines. »*

Vital : *Pendant la guerre, je me souviens que son papa en faisait des chaussures, il retirait les empeignes des vieux souliers et il les mettait sur des semelles de bois. C'était des galoches, quoi.*

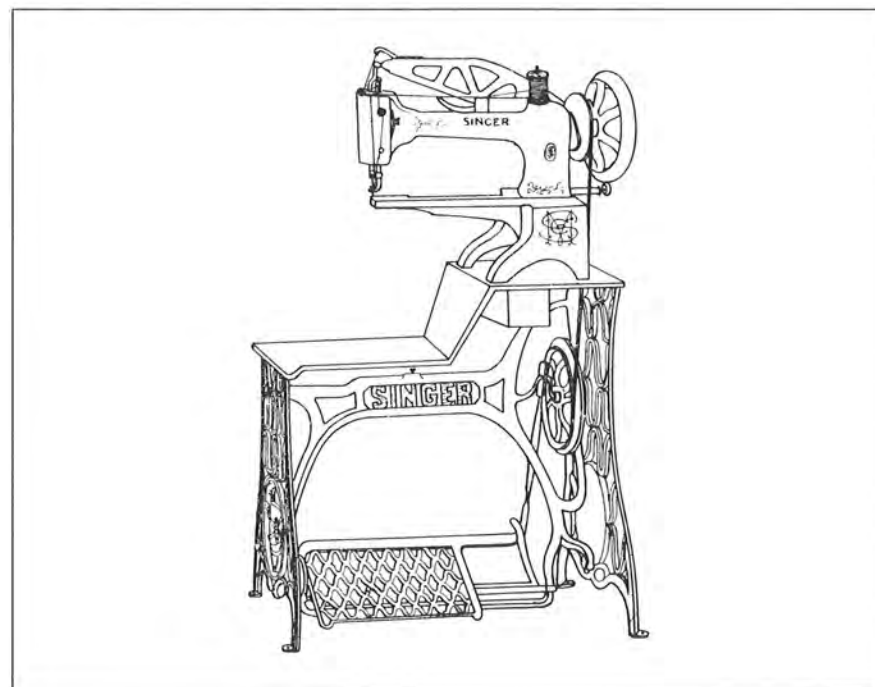
Fernand : *Je me rappelle, quand j'ai commencé à courtiser avec ma femme, je travaillais à la tannerie à Nismes, c'est là que les Allemands m'ont pris d'ailleurs. À ce temps-là, donc c'était en 43, mais depuis 42 que je travaillais là, tous les trois mois chaque ouvrier avait droit, je ne sais pas si c'était un kilo ou deux kilos, je ne me rappelle plus, le poids de cuir qu'on recevait. Eh bien je le lui portais, qu'est-ce que j'aurais fait avec ? Et avec ça son père faisait des sandalettes à lanières, il faisait ça sur des semelles de bois.*

Vital : *Mais il ne faisait pas que des chaussures, moi je me rappelle l'avoir vu travailler sur des harnais de chevaux.*

Christiane : *Oui il faisait tout, tout ce qu'on lui demandait de faire. Oui, les fermiers venaient le trouver pour réparer les harnais.*

Fernand : *Et faire des gibecières pour les chasseurs.*

Christiane PONCELET,
Fernand SABLON, son époux,
et Vital DEFORGE,
à Treignes en 1994.





Portrait de famille de Joseph Poncelet, cordonnier à Treignes. Joseph Poncelet et Julie Delrue, son épouse, entourés de leurs quatre enfants : de g. à dr. : Raymond, Marie, Christiane et Louis (photographie de 1932).

J'ai appris le métier de cordonnier à l'école professionnelle de Bruxelles, je suis venu m'installer ici à Oignies en 1934. J'ai pratiqué ce métier jusqu'en 1973. À l'école j'ai appris surtout le métier de cordonnier-chausseur, ici je ne faisais pas tellement de chaussures neuves, c'était plutôt de la réparation. On a pratiqué beaucoup la confection de chaussures d'ouvriers de carrières, il fallait des chaussures très robustes. Tandis qu'à l'école, c'était plutôt des chaussures d'habillement, de fantaisie, des mollières, tout était cousu. C'était un changement. Quand vous avez travaillé la peau de veau, de chevreau ou de daim, c'est un changement que de fabriquer des chaussures de carrière extrêmement lourdes. Tout était cloué, ce n'était pas possible de coudre, c'était des empeignes trop fortes. C'était monté aux pointes suédoises et les semelles étaient clouées au cuivre, le fer était mauvais pour le cuir.

Louis DELIZÉE,
à Oignies en 1995.

J'ai commencé mon métier en contrat d'apprentissage en 1930, chez Antoine Meunier à Couvin. J'ai travaillé beaucoup en cordonnerie, mais pendant la guerre, j'ai travaillé aussi chez monsieur Nivarlet qui était bourrelier.

Pour les fournitures, nous avions des marchands de cuir. Maintenant vous avez du cuir à coller qui est très souple pour pouvoir absorber la colle, on ne cloue plus vraiment. En ce temps-là, nous avions des croupons entiers (partie postérieure arrondie d'une peau qui s'étend des hanches à l'origine de la queue) qu'on découpait. Le cuir était dur, il fallait le travailler à l'eau et le battre. Le long de l'échine (région qui correspond au dos), vous découpiez les talons, parce qu'à ce temps-là on n'avait pas de caoutchouc. Dans la première rangée on découpait les talons et dans le reste on découpait les semelles.

Il fallait distinguer la chaussure de travail qui était faite en grosse empeigne, c'était un cuir souple avec lequel on faisait le dessus. Il y avait aussi du cuir au chrome, mais il n'était pas bon parce qu'il est tanné au sel, alors le clou rouille dedans. Vous aviez différentes sortes d'empeignes. Pour les gens qui travaillaient en carrière, c'était un travail tout à fait spécial. Vous aviez des forestiers où il fallait une chaussure qui ne perçait pas. Pour renforcer la chaussure de forestiers et de gens qui allaient dans l'eau, comme les fermiers, vous mettiez à l'intérieur une vessie séchée. Ça c'était garanti, même si le fermier n'entretenait pas sa chaussure, il était sûrement tranquille pendant un an. On mettait ça comme doublure ; il n'y avait pas de bottes à ce temps-là.

Pendant la guerre, chaque fois que j'ai travaillé, je n'ai jamais pris de sous. On travaillait la grosse majorité pour les fermiers. Moi, je travaillais pour vivre. On calculait, avec le fermier, le prix d'une chaussure avant la guerre que l'on comparait au prix d'une livre de beurre. C'était du troc, j'achetais ce qu'il fallait. Je calculais pour une paire de gros souliers de fermier, eh bien cela faisait à peu près 4 à 5 kg de beurre. Celui qui voulait faire un commerce pour gagner de l'argent faisait autrement, il disait c'est autant en argent.

VICTOR RENARD,
à Frasnes en 1995.